

Un éclat de rire bruyant vint le troubler dans ses pensées. Il se retourna et vit sa femme, l'Élicité, qui semblait trouver tout son plaisir à donner à déchiqueter à son épagneul les fleurs les plus belles d'une riche jardinière.

Paul jeta sur sa femme un regard de mépris, haussa les épaules et se retira.

De même que son fils, la baronne de Mirville avait vu passer le cortège funèbre de la pauvre veuve, et le tremblement nerveux qui s'était emparé de tous ses membres à cette vue, la faisait encore frissonner longtemps après.

Pourquoi ? Elle l'ignorait, car les sinistres prédictions d'Annette agonisante, ainsi que la malédiction du vieil Hartman lui étaient jusqu'alors demeurées étrangères.

La nuit, elle rêva du pauvre cortège funèbre, et il lui sembla voir le vieux père d'Annette se dresser menaçant devant son lit. Plus de dix fois cette vision l'arracha brusquement au sommeil, et elle s'efforçait alors de détourner ses pensées de la pauvre maisonnette ; mais c'était en vain ! La petite demeure, le vivant et la morte, étaient toujours là pour la torturer.

Elle fut heureuse de voir venir le matin.

Dans le courant de la journée, elle envoya Tom demander au vieil Hartman s'il ne voudrait pas vendre sa maison ; mais le domestique avait rapporté pour toute réponse, que le pauvre ouvrier avait négativement secoué la tête avec énergie.

—Cependant, songeait la baronne, il me faut cette bicoque. Je veux la faire disparaître, car je suis tourmentée quand j'y pense, et elle a l'air de me reprocher quelque chose. Quoi ?... Je n'en sais rien ; mais...—Tom, fit-elle à haute voix, faites venir ici cet homme, je lui renouvellerai moi-même ma proposition.

Quelques instants après, Jean Hartman entra dans le salon où se trouvait Madame de Mirville. Le vieillard avait eu la précaution d'ôter dans le vestibule ses lourds sabots, et de prendre respectueusement son bonnet à la main, avant d'entrer. Hélas ! comme ses cheveux ont blanchi, comme il est

plus vouté et plus affaîsé qu'il y a quelques jours seulement, alors que son enfant vivait encore ! En l'apercevant, la baronne se troubla visiblement ; on eût dit une coupable devant son juge.

—Vous êtes le père Hartman ? fit-elle avec bienveillance.

—Oui, madame ! bégaya le vieillard.

—La maison que vous habitez vous appartient ; voulez-vous me la vendre ?

Le vieillard secoua négativement la tête, et serra les lèvres, comme pour donner plus de force à son refus.

—Vous avez tort, Hartman ; je vous en donnerais un bon prix.

—Je n'ai pas besoin d'argent, madame.

—C'est possible ; mais plus tard peut-être...

—Mes jours sont comptés, Madame : je n'ai plus longtemps à errer dans ce bas-monde, et pour le peu de jours qui me restent, le pain ne me fera plus défaut.

—Mais vous avez des enfants, des parents ?

L'ouvrier se mit à pleurer à chaudes larmes.

—Des enfants, Madame ! Ma dernière fille est morte le soir même de la fête que vous donniez ici. Le bruit de votre musique a tué mon enfant !... Le vieillard prononça ces derniers mots avec force, et un éclair d'indignation jaillit de sa paupière.

La baronne se dressa de toute sa hauteur, comme si elle eût été subitement mordue par une vipère.

—Pardonnez-moi, madame, reprit Hartman en s'adoucissant ; pardonnez-moi si ce mot vous a blessé. Mettez que je ne l'ai pas dit, si vous voulez, cela m'est égal ; mais pour moi, madame, si mon enfant est morte, c'est que le bruit de la fête ne lui a pas laissé un instant du repos qui lui était si nécessaire... Pauvre enfant !—Et le vieillard se couvrit les yeux de ses deux mains.

La baronne frissonna de la tête aux pieds, et se souvint des rêves qui l'avaient oppressée durant la nuit.

—Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à moi ? demanda-t-elle d'une voix émue. J'aurais fait respecter le repos de votre enfant.

—Des gens plus autorisés que moi se sont chargés de vous en prier, madame ; mais c'était trop tard, et du reste ils l'ont fait en vain.

—Je ne sais pas ce que vous voulez dire ! fit sans rougir, la baronne ; mais le ton de sa voix était si doux, si suppliant, que le pauvre Jean Hartman ne se sentit presque plus le courage de dire tout ce qu'il avait sur le cœur. N'eût été le souvenir de son bienfaiteur qui, lui-même, avait supplié la baronne de faire cesser le but de la fête, il serait tombé aux pieds de celle-ci en implorant son pardon.

—J'ai mes idées là-dessus, madame ! continua-t-il, et votre conscience vous dira bien si vous êtes ou non coupable de la mort de mon enfant. Si vous l'êtes, le bon Dieu vous retrouvera ; car nous autres, pauvres gens, nous avons toujours tort ici sur cette terre ; mais il n'en sera plus de même là-haut, Madame !

Dès ce moment, le vieillard et sa maisonnette furent doublement haïssables aux yeux de la baronne.

—Vous voudriez vous venger ? s'écria-t-elle.

—Non, je m'en remets à Dieu de ce soin.

—Eh bien, père Hartman, reprit-elle en maîtrisant autant que possible ses terreurs, le bon Dieu ne me demandera aucun compte de ce chef. Il se souviendra, au contraire, que c'est ma fille d'adoption, Sœur Mathilde, qui a soigné et consolé votre enfant...

—O madame, je vous remercie du fond de mon cœur ! s'écria, à ces mots Jean Hartman, et, au nom magique de la Sœur de charité, oubliant tout, il saisit la main de la baronne et la pressa contre ses lèvres.

L'aristocratique femme retira vivement sa main, et l'essuya à la dérobée à son vêtement.

—Mais laissons tout cela maintenant, Hartman, et parlons de votre maison.

—Hélas, madame, je ne puis pas la vendre.

—Voyons, asseyez-vous là, dans ce bon fauteuil, et causons. Je vous donne quatre mille florins de votre maison.

Le vieillard secoua la tête.

—Je double cette somme.